

À Avignon, la vraie vie, entre tragédie et comédie

Publié le 7 juillet 2023

Avec *G.R.O.O.V.E.* et *Welfare*, les deux premiers spectacles du festival, la vie réelle, avec ses tragédies, ses peurs, ses révoltes mais aussi ses rires, s'impose dans le temple du théâtre.

Dans la Cour d'honneur, avant le démarrage de *Welfare*, la metteuse en scène Julie Deliquet, accompagnée du directeur du festival, Tiago Rodrigues, invite à une minute de silence en la mémoire de Nahel. Quelques heures plus tôt, au cœur de la ville, devant une foule de spectateurs et de touristes, sept voix portaient un texte évoquant sans la nommer la mort du jeune homme. Et au-delà de celle-ci, toutes les violences policières, toute la révolte, toutes les peurs qui agitent la société depuis des décennies.

Deux moments forts et dignes rappelant d'emblée qu'à Avignon, le spectacle est là aussi pour témoigner du monde et interroger la manière dont vivent nos sociétés. Deux moments justes, également, au regard des spectacles auxquels ils sont liés.

LA DANSE EXPLOSIVE DE «G.R.O.O.V.E.»

Dès 17 h, sous un soleil brûlant les spectateurs de *G.R.O.O.V.E.* de Bintou Dembélé se mêlaient aux touristes sur la vaste place entre le Palais des Papes et le Petit Palais. Sous le regard du Christ en Croix juché en haut des escaliers et de la Vierge dorée dominant toute la place, devant une armada de danseurs figés comme les statues alentour, la chorégraphe se lançait dans un solo porté par les rythmes électros et le chant de Célia Kameni. À cette entrée en matière succédait le texte porté par les sept intervenants répondant systématiquement à une seule et même question: Et toi, t'as vu quoi ?

À l'issue de ce moment fort, une organisation encore brouillonne en ce premier jour de festival invitait les spectateurs à rejoindre à l'opéra trois groupes porteurs de bracelets de couleurs distinctes partaient à la découverte du bâtiment selon trois itinéraires différents.

Une transition trop longue et hésitante faisant malheureusement retomber la tension née des premières minutes en plein air.

Au fil de la déambulation dans l'opéra les différents groupes découvraient donc trois propositions. Dans le petit foyer du deuxième étage, une partie plus musicale portée par le chant de Célia Kameni et la guitare de Charles Amblard. Sur le plateau fermé par le rideau de fer, une scène forte où un corps d'homme traîné au milieu du public était ensuite suspendu à une corde et lentement hissé au milieu de dizaines de costumes vides rappelant les « salles des pendus » des sites miniers. Dans la salle même, un film projeté sur l'autre face du même rideau de fer, évoquait certaines danses populaires de l'Inde explorées par un des interprètes de la compagnie.

Trois courtes propositions menant au rassemblement de l'ensemble du public dans la grande salle pour découvrir la chorégraphie explosive imaginée par Bintou Dembélé sur la musique des Indes galantes de Rameau. Un moment incroyablement vivant, une explosion d'énergie, de cris, de pieds qui battent le sol pour accompagner de multiples formes de street-dance permettant d'exorciser les rages, les peurs, les douleurs... Mais aussi de se retrouver ensemble, de célébrer ce plaisir de communier dans un même instant au point de transformer toute la salle, jusque dans les balcons, en un immense dancefloor totalement déchaîné. Une entrée en matière comme Avignon n'en avait jamais vécu.

LE MONDE D'EN BAS DE WELFARE

On pourrait presque en dire autant de la seconde proposition de la soirée dans la Cour d'honneur. Ni grand texte ni stars pour celle-ci. Avec *Welfare*, Julie Deliquet s'inspire d'un film de l'Américain Frederick Wiseman tourné dans les années 70 dans un centre d'aide sociale new yorkais. Remontant cette matière pour concentrer les propos sur une quinzaine de personnages, la metteuse en scène nous entraîne dans un hall omnisports dont on vient de démonter une série de structures évoquant autant les bureaux de vote provisoire que les centres de vaccination anti-covid. C'est là que débarquent une dizaine de demandeurs d'aide face à un petit groupe de fonctionnaires et un flic chargé de la sécurité.

Entre les mensonges des uns, les colères des autres et le désarroi de chacun, ces employés du service public tentent de faire face, de garder leur calme et d'arranger ce qui peut l'être. Loin d'être une charge facile contre l'administration *Welfare* montre que d'un côté ou de l'autre de la barrière, on est coincé par des règles absurdes, des impossibilités légales.

Le rire surgit souvent face à la logorrhée des demandeurs d'aide se perdant dans leurs récits, inventant tout ce qui, pensent-ils, pourrait les aider à obtenir quelques dollars. Mais la référence à *En attendant Godot* de l'un des personnages n'a rien de fortuit et on est aussi confronté à ces temps d'attente interminables que connaissent toutes celles et ceux qui ont, un jour, à faire face à ce genre de problème.

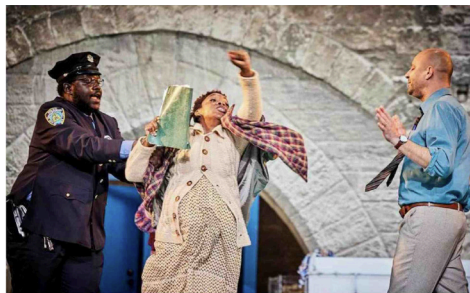
Certains spectateurs, dont ce n'est manifestement pas le cas, s'éclipsent W au bout de quelques minutes à peine. D'autres rendront les armes au fil de la soirée. Non pas, comme parfois à Avignon, en beuglant leur mécontentement depuis les gradins mais discrètement, comme un peu gênés de vouloir échapper à cette réalité.

Inconfortable, évidemment, exaspérant par moments face à l'incompréhension entre interlocuteurs, les élucubrations sans fin de certains, l'absurdité et la stagnation de situations kafkaïennes,

Welfare n'est pas un spectacle parfait constamment captivant. Mais ce qui est donné à voir, à entendre, à vivre, au delà du comique involontaire propre à toutes les situations tragiques, nous marque d'autant plus que ces scènes de l'Amérique des années 70 ressemblent terriblement à celles qui se jouent chaque jour, aujourd'hui, à deux pas de chez nous. Et ces employés du service public tentant de faire de leur mieux renvoient à ces soignants de plus en plus perdus face à un public déboussolé qui les agresse en dernier recours.

Aucune standing ovation à l'issue du spectacle mais de longs applaudissements qui, au delà du spectacle, étaient aussi le signe d'une véritable empathie pour toutes celles et ceux dont il était question.

JEAN MARIEWYNANTS



« Welfare » de Julie Deliquet dans la Cour d'honneur.